PERSPECTIVE FILMS PRÉSENTE

OFFICIALLY SELECTED FOR FILM FEST GENT

ACID CANNES 2018

ENTREVUES BELFORT PREMIÈRES FICTIONS FRANÇAISES



PAUL DELBREIL

ADÈLE CSECH

PASCAL CERVO

FRANÇOISE LEBRUN

L'AMOUR DEBOUT

UN FILM DE

MICHAËL DACHEUX

PERSPECTIVE FILMS PRÉSENTE L'AMOUR DEBOUT UN FILM DE MICHAËL DACHEUX

AVEC PAUL DELBREIL, ADÈLE CSECH, SAMUEL FASSE, JEAN-CHRISTOPHE MARTI, THIBAUT DESTOUCHES, SHIRLEY MIRANDE, PASCAL CERVO, FRANÇOISE LEBRUN

PRODUIT PAR GAËLLE JONES, PERSPECTIVE FILMS SCÉNARIO MICHAËL DACHEUX, FRANÇOIS PRODROMIDÈS IMAGE FRÉDÉRIC HAUSS SON OLIVIER PELLETIER, MIKAËL BARRE

ASSISTANTS MISE EN SCÈNE ISABELLE BOURDON, GAËL LÉPINGLE, CAMILLE PLAGNET COSTUMES, ACCESSOIRES JEANNE DELAFOSSE RÉGIE GUILLAUME BUREAU DISTRIBUTION FRANCE ÉPICENTRE FILMS

PERSPECTIVE WWW.EPICENTREFILMS.COM

AFFICHE : GRAPHOTOXIC

GAËLLE JONES, PERSPECTIVE FILMS PRÉSENTENT

L'AMOUR DEBOUT

UN FILM DE
MICHAËL DACHEUX

FRANCE - 1.77 - SON 5.1 - COULEUR - NUMÉRIQUE
83 min

AU CINÉMA LE 30 JANVIER

Matériel Presse téléchargeable sur
WWW.EPICENTREFILMS.COM

DISTRIBUTION
EPICENTRE FILMS
Daniel Chabannes
55 rue de la mare, 75020 PARIS
01 43 49 03 03
info@epicentrefilms.com

PRESSE
ANYWAYS
Florence Alexandre
01 48 24 12 91
florence@anyways.fr



SYNOPSIS

Martin, dans un dernier espoir, vient retrouver Léa à Paris. Ils ont tous deux vingt-cinq ans et ont vécu ensemble leur première histoire d'amour. Désormais, chacun s'emploie à construire sa vie d'adulte.

ENTRETIEN AVEC MICHAËL DACHEUX

QUELLE EST LA GENÈSE DU FILM ?

J'ai été pendant plusieurs années intervenant en cinéma dans un centre de vacances pour adolescents. J'ai pu y observer un monde clos dans lequel circulaient des envies très sincères, et parfois naïves, de faire du cinéma. Le centre permettait aussi une mise en perspective sentimentale. Je suis parti de là pour l'écriture d'un scénario mais ce film n'a pas pu finalement se faire. J'ai décidé de tourner malgré tout une histoire inspirée de cette première source, en abandonnant l'idée du centre de vacances qui impliquait trop d'acteurs et de complications. J'avais toujours envie de raconter l'histoire de ces personnages mais je suis passé d'un huis clos (le centre de vacances, sur la période éphémère de l'été) à quelque chose de beaucoup plus ouvert et d'éclaté dans le temps et dans l'espace. Et nous avons tourné pendant un an, au fil des saisons. J'ai écrit les dialogues au fil des mois.

EN QUOI CE RÉCIT VOUS EST-IL PERSONNEL ? MARTIN EST-IL VOTRE ALTER EGO ?

On est dans un écart, une distance. Toutefois, je parle de ce que je connais. Je suis né et j'ai grandi en province et Paris était loin. Je viens des Landes et mon précédent court-métrage *Sur le départ* parle frontalement de cette question de rester ou de partir. Par ailleurs, je trouvais intéressant de filmer la réalité d'un jeune intervenant qui anime des ateliers cinéma : voilà qui n'a apparemment aucun exotisme mais qui documente une réalité sociale peu montrée. Comme s'il y avait une indécence à représenter cela au cinéma, alors même que ces activités appartiennent au quotidien de beaucoup de gens que je connais. C'était un enjeu autant ethnographique que fictionnel que de mettre en scène ces différents frottements, entre les débuts à Paris d'un jeune homme non introduit socialement dans le milieu du cinéma, mais qui a le souhait de faire des films, et d'autres personnages qui appartiennent à des réalités sociales très différentes, comme des collégiens de banlieue, un animateur socio-culturel ou un critique de cinéma.

COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI VOS DEUX ACTEURS PRINCIPAUX ? QU'ONT-ILS APPORTÉ À LEURS PERSONNAGES ?

Je n'aime pas les castings, cette idée de démultiplier les rencontres quand on a déjà approché une personne intéressante pour un rôle.



J'ai donc demandé aux personnes que j'avais envie de filmer si elles acceptaient de tourner dans mon film et elles ont toutes dit oui. Paul Delbreil, qui interprète Martin, je l'ai découvert dans un film que mes étudiants de Paris 7 avaient réalisé. Je l'ai trouvé formidable. Il introduit cet écart avec ma propre personne et c'est ce qui m'a séduit chez lui. Il y a, dans son physique, quelque chose dans lequel je peux me projeter, mais sans que ce soit trop. Sa singularité m'intéressait et elle amène quelque chose d'un peu comique au personnage. Je ne voulais pas que le film soit plombé par une figure d'artiste romantique, mais au contraire qu'il soit très vivant, concret, et Paul amène tout cela.



Adèle Csech terminait sa formation au Théâtre National de Bretagne à Rennes. Elle était récitante il y a une dizaine d'années dans le film de mon ami Gaël Lépingle, *Guy Gilles ou le temps désaccordé*. Elle a une humeur et une mélancolie que je trouve très belles. De manière générale, il s'agissait de filmer des singularités. A part Paul Delbreil, Adèle Csech, Pascal Cervo et Françoise Lebrun qui sont des acteurs professionnels, tous les autres personnages sont interprétés par des non acteurs. Ils font la même activité que dans la vie : le jeune homme fait vraiment des exposés au Palais de la Découverte, la colocataire de Léa est bien hôtesse de l'air. Jean-Christophe Marti, qui joue JC, exerce, comme dans le film, le métier de compositeur. Il avait d'ailleurs fait la musique de mon film précédent.

LA PRÉSENCE DE PASCAL CERVO ET DE FRANÇOISE LEBRUN AU GÉNÉRIQUE INSCRIT VOTRE FILM DANS LA PROXIMITÉ DE PAUL VECCHIALI ET DE JEAN EUSTACHE. S'AGIT-IL D'UN HOMMAGE À CE CINÉMA-LÀ ?

J'avais le désir de tourner avec Françoise Lebrun depuis longtemps car nous avions déjà un peu travaillé ensemble. Le hasard a fait que l'année où j'ai entrepris de réaliser le film, se tenait la rétrospective Jean Eustache à la Cinémathèque. Je voulais montrer ce que ça fait pour un provincial d'aller à une rétrospective Eustache et de voir Françoise Lebrun et Pierre Lhomme, en chair et en os. Pour quelqu'un comme Martin, découvrir un milieu qu'il ne connaît pas est un vrai événement. Françoise Lebrun devient ici un personnage de fiction, même si elle joue Françoise Lebrun. Et c'est vrai que le cinéma dont je me sens le plus proche est le cinéma français des années 1960 à 80, aussi en ce qu'il fait écho à celui des années 30, toujours en France. Je suis très sensible, dans ces films, aux façons de parler, à des accents, intonations, formules, certains silences aussi ; cela ouvre tout un type de jeu extrêmement inventif et vivant et qui aujourd'hui tend à devenir lissé, uniforme. J'adore aussi les libertés de récit, les changements de ton et les expérimentations de production qui s'y sont manifestés. Exemplairement, les films de la bande Diagonale, de Paul Vecchiali ou de Jean-Claude Biette, prolongent et travaillent une tension entre l'artifice et le réalisme, qui est pour moi au fondement de l'émotion, et que je continue de trouver extrêmement vigoureuse. Même si cette histoire et cette façon de faire des films ont tendance à être enterrées par les usages contemporains.

EST-CE QUE LE DILEMME FORMULÉ DANS LE FILM PAR PASCAL CERVO ÉTAIT LE VÔTRE : « AIDER LES AUTRES À SE RÉALISER OU SE RÉALISER SOI-MÊME » ?

Au moment où Jérôme dit cette phrase, il n'est pas dans le dilemme. Il tente d'énoncer comment il se sent à sa place, sans frustration ni amertume, même si les choses auraient pu être autrement. C'est quelqu'un d'une quarantaine d'années qui l'affirme. Il n'est pas vieux mais il n'a pas 25 ans non plus comme Martin. Jérôme a choisi d'aider les autres à s'accomplir. Cela passe par la transmission, cette idée de travailler à la visibilité des œuvres pour qu'elles puissent émouvoir ou faire réfléchir des gens, et c'est très important.

POUVEZ-VOUS COMMENTER LE TITRE *L'AMOUR DEBOUT* ?

A l'origine, il y avait un dialogue dans lequel Martin racontait que la honte et la peur l'empêchaient d'aller au lit, de s'allonger et de faire l'amour avec un autre homme. Pour lui, l'activité sexuelle avec un garçon est possible mais rapide, sans parole, avec une peur réelle de l'intimité, représentée par le lit. Le fait de vivre son homosexualité de façon clandestine et honteuse l'encourage à cloisonner, à compartimenter la sexualité et les sentiments. Historiquement, les homosexuels ont davantage connu ce type de clivage puisqu'il fallait s'accommoder de situations, de lieux, de rapports qui ne devaient pas être dans la sphère publique. « L'amour debout » renvoie aussi à une forme de vaillance, de dignité et de fierté. Cela peut aussi sonner comme un manifeste. L'amour peut tenir debout, une fois que le personnage accepte de s'allonger. C'est l'idée d'accepter de vivre son propre désir. Le couple hétérosexuel que formaient Martin et Léa correspond à une figure reconnue de la société. En se quittant, ils vont pouvoir aller davantage vers leurs vrais désirs. « L'amour debout », c'est l'amour au plus près de soi, plus libre, plus profond, moins inventé par les autres.

LE DÉSIR MUTE ET SE TRANSFORME DANS LE FILM, À MESURE QUE VOS PERSONNAGES ÉVOLUENT. COMMENT AVEZ-VOUS TENU À FIGURER CE PROCESSUS ?

On a tourné sur un an et le film enregistre le passage du temps, avec son chapitrage en saisons qui suit le tournage. Au montage, je voyais que les corps changeaient. Le film suit la première année d'un personnage de 25 ans à Paris. Il se passe énormément de choses en un an. Il faut se loger, construire de nouvelles amitiés, trouver un travail, s'inventer de façon plus ouverte, accepter son homosexualité. Ce n'est pas rien. Je pense qu'il est encore important aujourd'hui de montrer que la pression sociale peut être extrêmement forte, castratrice et pathogène pour des jeunes gens qui vivent honteusement leur homosexualité, même dans une époque libérale. A mesure que le temps passe, les choses deviennent plus simples pour Martin, s'ouvrent, s'apaisent et se déplacent. C'est une aventure et cette idée-là me tenait à cœur. Le simple fait de vivre est une aventure. Les personnages sont ouverts et dans une forme d'expectative où tout est possible. Les nouvelles histoires d'amour qui éclosent ne sont toutefois pas données comme des happy ends. L'histoire entre les deux garçons n'est d'ailleurs pas vraiment une histoire d'amour, même si pour Martin, ceci représente beaucoup de s'exposer dans une nouvelle relation. Il était important aussi que le film permette aux personnages d'énoncer frontalement leurs peurs et leurs doutes, même si la parole ne saurait tout dire.



Je pense d'ailleurs que la pertinence du langage et de l'analyse n'est pas réservée à des gens cultivés. Et si les personnages parlent de livres et de films, ce n'est pas pour converser entre gens cultivés, mais bien parce ces oeuvres sont terriblement importantes dans leur vie, qu'elles participent d'une émancipation.



COMMENT AVEZ-VOUS UTILISÉ LA MUSIQUE DE SCHUMANN ET DE RAVEL POUR INSUFFLER AUX SCÈNES LEUR PART DE LYRISME ? EN QUOI LA MUSIQUE ACCOMPAGNE-T-ELLE VOS PERSONNAGES ?

La musique appartient tout d'abord à l'histoire car l'un des personnages est compositeur. Le film s'ouvre avec l'une de ses chansons puis, à la fin, on voit un concert. Il y a aussi un personnage de grand-mère mélomane qui fait visiter la maison de Ravel à Montfort-L'amaury. Le film peut être vu comme une balade, dans Paris, avec aussi des échappées. Il y a une forme d'exploration dans l'espace et la musique accompagne cette idée de promenade. Le tout dans un esprit qui peut être lyrique, parfois romantique, mais aussi dissonant, comme ce concert à plusieurs voix. Je ne voulais pas que l'itinéraire de ce jeune homme qui monte à Paris reste vissé sur le récit personnel initiatique. J'avais envie, au contraire, que ce soit très vivant et peuplé et que la musique accompagne tout cela. Peut-être aussi la musique vient-elle prendre le relai, quand, pour les personnages, la parole ne suffit plus.

QUEL EST LE SENS DE LA SCÈNE FINALE À LA PISCINE OÙ L'ON RETROUVE LÉA ?

Dans le sourire de Léa, je vois à ce moment-là une curiosité pour le monde et pour elle-même. Chaque personnage a accompli à sa façon sa trajectoire. On ouvre le film avec Léa, on le clôt avec elle, ce qui fait d'elle la narratrice secrète du film. Il y a là pour moi un plaisir de raconter, qui se montre, et à la fois, une confiance aux hasards, aux choses qui arrivent.

À PROPOS DU FILM
Par les cinéastes de l'ACID

Cette histoire pourrait se dérouler dans un roman de Balzac. Cette fois, *les Illusions perdues* sont celles de Martin et Léa, deux jeunes provinciaux qui viennent de se séparer et qui montent à Paris pour se trouver une place. Mais comment se reconstruire après l'échec du premier amour ? Et que signifie entrer de plain-pied dans le monde adulte ? A l'intérieur de soi, il y a aussi un être mystérieux que l'on ne connaît pas.

Martin et Léa ne sont pas des héros modernes. Il y a en eux quelque chose de romantique, qui résiste à l'air du temps, à son obsession de réussite et d'efficacité. Ce sont des êtres sensibles, doux et délicats, qui avancent à leur rythme. Ils aiment parler de films, de livres, de musique ; l'art est un espace de liberté ; certaines œuvres sont pour eux des rencontres essentielles, qui ont le pouvoir de les aider à se comprendre, à mûrir.

Il est aussi question de courage. Celui de faire son «saut dans l'existence», d'accepter les désirs enfouis, d'être sincère avec soi-même. Pour Martin, il s'agit entre autres de faire son premier film, de se lancer dans une vie de création. Une vie exaltante, mais éprouvante aussi. Comme dirait Jérôme, son ami, «avoir la gnaque tous les matins, ça ne va pas forcément de soi.»

Pour filmer ces jeunes gens, il fallait une mise en scène à leur image, élégante, épurée et sans effets appuyés, généreuse avec le spectateur, qui le laisse libre de ses émotions, libre de se laisser porter par la musicalité du film, de s'y retrouver au gré de ses propres souvenirs de jeunesse, comme dans les grands romans d'apprentissage.

ILAN KLIPPER, LILA PINELL, CHLOÉ MAHIEU, MATHIEU LIS, CINÉASTES



BIOGRAPHIE

Michaël Dacheux naît en 1978 dans les Landes. En 2008 il réalise son premier film, *Commune présence*, tourné entre Paris, les Landes et le Larzac. Le film est présenté en compétition au FID à Marseille. En 2009, *Sur le départ*, écrit avec Christophe Pellet, gagne le concours de scénarios du festival de Brive. Tourné en 2011 dans sa ville natale, Mont-de-Marsan, le film raconte les adieux et les retrouvailles de deux jeunes musiciens pendant une douzaine d'années. Par ailleurs, Michaël Dacheux encadre des films d'atelier avec la Cinémathèque française, Ciclic, l'Université Paris Diderot. *L'Amour debout*, son 1er long métrage, était en sélection à l'Acid à Cannes en 2018.

FILMOGRAPHIE

2018 - L'AMOUR DEBOUT (long-métrage)
Sélection ACID Cannes 2018
Prix Films en cours du Festival Entrevues de Belfort 2017

2011 - SUR LE DÉPART (moyen-métrage)
Rencontres du Moyen Métrage de Brive, Compétition européenne
Torino Gay&Lesbian Film Festival, Festival In&Out Nice,
Festival Chéries-Chéris - Prix du Jury, Festival LGBT de Bruxelles

2008 - COMMUNE PRÉSENCE (moyen-métrage)
FID Marseille, Compétition

FICHE TECHNIQUE

Réalisation	**Michaël Dacheux**
Scénario	**Michaël Dacheux, François Prodromidès**
Image	**Frédéric Hauss**
Son	**Olivier Pelletier, Mikaël Barre**
Assistants mise en scène	**Isabelle Bourdon, Gaël Lépingle, Camille Plagnet**
Costumes et accessoires	**Jeanne Delafosse**
Régie	**Guillaume Bureau**
Montage	**Clément Pinteaux**
Production	**Perspective Films, Gaëlle Jones**
Distribution France	**Epicentre Films**

FICHE ARTISTIQUE

Paul Delbreil	Martin
Adèle Csech	Léa
Samuel Fasse	Bastien
Jean-Christophe Marti	Jicé
Thibaut Destouches	Tristan
Shirley Mirande	Alicia
Pascal Cervo	Jérôme
Françoise Lebrun	Françoise

FESTIVALS

ACID Cannes 2018
Festival Entrevues Belfort - Compétition officielle
Festival Auch Cine 32 Indépendance(s) et Création
Festival du film LGBT de Nice - In & Out
Festival International du film de Flandre-Gand - Compétition officielle (Belgique)
Festival International du Film de São Paulo - Compétition nouveaux talents (Brésil)
Festival International du film LGBT de Lisbonne - Queer Lisboa (Portugal)
Festival du film LGBT de Bruxelles - Pink Screens (Belgique)
Festival du Film de Turin (Italie)

www.epicentrefilms.com